

ÇA SE LIT



Du film de Pugnaire & Ruffini reconstituant une bataille napoléonienne aux installations futuristes de Mathieu Briand post-«2001: l'Odyssée de l'espace», des motifs op' peints par Philippe Decrauzat jouant ceux d'un tapis de l'hôtel de «Shining» aux portraits de Kehinde Wiley pastichant ceux de l'Empereur par Ingres et David: Napoléon et Stanley Kubrick sont deux géants de l'histoire et du cinéma qui ont inspiré pas mal d'artistes. Juste retour des choses, le sublime livre «STANLEY KUBRICK'S NAPOLEON, THE GREATEST MOVIE NEVER MADE» (Taschen, 1112 pages, 50 €) retrace ce qui aurait pu être la plus grande épopée kubrickienne.

FRESH/PAS FRESH

«MODERN BRITISH SCULPTURE». A la Royal Academy of Arts de Londres, l'expo rappelle s'il en était besoin que les plus belles pages de la sculpture moderne ont été écrites outre-Manche, d'Anthony Caro à Gary Webb en passant par Phillip King.

JULIEN PRÉVIEUX. A la galerie de l'école d'art de Genevilliers, son approche activiste, irrévérencieuse et ludique font mouche.

TATE MODERN. Pourtant originale et réussie dans son display mais un peu perdue dans l'espace, la rétrospective Gabriel Orozco du centre Pompidou est battue par celle de la Tate Modern, plus claire, limpide, spacieuse.

SARKIS. Sa rétrospective au Mamco de Genève est hospitalière et exotique. Mais malgré les références culturelles que l'artiste multiplie dans ses œuvres, il a produit très peu de formes en cinq décennies.

CHRISTIAN BOLTANSKI. Qui ressort bouleversé de son installation reconstituant, à partir des pièces retrouvées et des affaires personnelles des 81 victimes, l'avion qui s'est abîmé entre Bologne et Palerme, en 1980 ? Pas nous.

Paris brûle-t-il ?

L'ÉNIGMATIQUE DUO CLAIRE FONTAINE PLANTE SES ALLUMETTES CHEZ AIR DE PARIS.

CLAIRE FONTAINE / AIR DE PARIS ★★☆☆

Pas grand-chose pour teaser la critique avant l'ouverture de cette exposition: un texte d'intention qui prend la forme d'une liste de notices, un titre à la négative... Pas de doute, on est chez Claire Fontaine, cette entité bicéphale autoproclamée «artiste ready-made», soit, selon ses mots, artiste-prince charmant supposé réveiller la beauté qui sommeille en l'objet industrialisé qu'est le ready-made. Bon.

Pourtant, qu'est-ce qui est ready-made dans le travail de Claire Fontaine si ce n'est une posture ? Ils ont toujours trafiqué des objets existants, mais à la manière d'artisans, creusant à la lime l'intérieur des quarter dollars dans lesquels ils inséraient ensuite de petites lames courbes pour en faire des canifs insoupçonnables. Un art de la contrebande réglé au millimètre, à l'instar de la précision bricolée des passe-partout qu'ils produisent depuis maintenant quelques années.

Toujours pris entre deux feux, ceux des cimaises bien blanches du monde de l'art et ceux plus brûlants du monde «extérieur», le duo multiplie les allers-retours pour mieux brouiller les pistes. Participant à ce grand carnaval de l'art qu'est «la Nuit Blanche» l'an passé, il produit une

vingtaine de néons, dispersés dans Belleville, scandant «Etrangers partout» en arabe, en chinois, en créole, en tibétain... C'est que le langage est un médium et, reprenant les codes de l'art minimal sous couvert de tendance révolutionnaire, l'artiste au nom du célèbre cahier d'écolier n'hésite pas à déclarer la grève humaine.

Mais revenons-en à l'exposition chez Air de Paris qui voit son travail prendre une certaine ampleur plastique et même sculpturale. La deuxième salle de la galerie, qui permet le passage entre les deux autres, est comme bloquée, prenant le visiteur au piège de ses câbles d'acier tendus rendant le passage périlleux. Y est suspendu un bélier, planant comme une menace au-dessus de la tranquille domesticité. «Untitled (Lost)»



«France (Lost, Untitled) (2011)». Court. Air de Paris. Photo Marc Durwige

prend ensuite le relais: c'est un manteau d'enfant déposé sur l'un de ces poteaux d'aménagement urbain censé assurer la quiétude piétonnière. Il y a aussi cette poussette coiffée d'une vieille couverture abritant on ne sait quoi et qui ravive nos angoisses Vigipirate, relayées par cette carte de France faite d'allumettes piquées dans le mur, prête à prendre feu.

(JUSQU'AU 19 MARS / 32 RUE LOUISE-WEISS, 75013 PARIS).

A.L.

QUI C'EST, CELLE-LÀ ?

Jessica Warboys hula hoop girl

L'ANGLAISE POSE À LYON SON ESPRIT D'EXPLORATRICE HIPPIE.

JESSICA WARBOYS / LA BF15 ★★☆☆

Hypnotiques et psychédélics, les œuvres de prime abord décoratives que la Londonienne Jessica Warboys présente à la BF15, à Lyon, se répondent entre elles par ricochets, dans un esprit cross-over qui tient de la performance et du rituel contemporain. Peintures-objets craftées d'un violet rutilant au rythme cinématographique et splendides toiles aux motifs psychédélics, d'abord enduites de pigments à la main puis plongées dans des mers qu'on imagine exotiques («Sea Paintings»): à l'image des tours de hula hoop qu'elle a mis en scène, Warboys construit des boucles

temporelles qui font l'éloge de la vacuité et du hasard. Une vacuité où bouillonne l'ingéniosité de l'explorateur et la fantaisie hippie.

Celle qui vit entre Londres et Paris a fait des plages et des paysages son atelier pour produire des objets qui touchent autant au totem primitif qu'à une spiritualité contemporaine, nous immerge dans un monde poétique où l'instinct prime sur le concret. Un univers qui ne boude pas la sensualité, comme dans cette vidéo «cosmique» tournée dans une forêt de Fontainebleau où l'Anglaise escalade des roches pieds et mains nus. Si l'on ajoute à cela le caractère mysté-



Jessica Warboys «Sea Painting, Océan» (2011). Court. Galerie Gaeul de Stampé. Photo Pierre Mouton

rieux de ses œuvres, du fait notamment de leur mise en scène théâtrale, on a affaire à une artiste très prometteuse, capable d'inventer de nouvelles recettes pour combiner magie et psychologie.

(JUSQU'AU 19 MARS / 11 QUAI DE LA PÊCHERIE, 69001 LYON).

CH. B.